

The background of the cover is a detailed watercolor illustration of a garden. It features a variety of plants: a tall stem with yellow flowers and green leaves in the upper right; a cluster of purple bell-shaped flowers on the left; a bright red poppy in the center-left; several purple cornflowers; and small purple and yellow flowers at the bottom. Three insects are depicted: a brown and white moth in the upper left, a bumblebee on a yellow flower in the upper right, and a wasp on a purple flower in the lower right.

Dave Goulson

LE JARDIN JUNGLE
arche de biodiversité

ROVERGUE

Présentation

Traduit de l'anglais par Denis Beneich avec la collaboration d'Ariane Bataille.

Et si nos jardins constituaient la dernière arche, celle d'où pourra se reconstruire la vie ? Dans ce livre passionnant, qu'il est urgent de mettre entre toutes les mains, Dave Goulson nous montre comment, dans notre environnement ravagé par l'agriculture industrielle et les multiples pollutions engendrées par nos modes de vie, nous pouvons faire de nos jardins les espaces de survie de nombreuses espèces animales. Non pas hélas les lions, les pandas ou les baleines, mais ces centaines d'insectes, arachnides et tout petits mammifères auxquels notre propre survie en tant qu'espèce est inféodée. Pour cela, il importe de changer notre regard sur ceux que non seulement nous ne connaissons pas mais que nous considérons tout bonnement comme nuisibles ! Vers de terre, pince-oreilles, bourdons, papillons de nuit... Dave Goulson passe en revue cette jungle avec laquelle nous vivons presque à notre insu et nous invite à ménager un refuge aux héroïques petites bêtes qui résistent à l'extinction. Une lecture essentielle pour quiconque possède un jardin et veut protéger la planète !

Dave Goulson a étudié la biologie à Oxford et l'enseigne aujourd'hui à l'université du Sussex. Son travail avant-gardiste lui a valu le prix Heritage Lottery du meilleur projet environnemental. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont *Ma fabuleuse aventure avec les bourdons* (Éditions Gaïa, 2019).

DU MÊME AUTEUR

Ma fabuleuse aventure avec les bourdons, traduction de Jérémy Oriol, Gaïa, 2019

Illustration de couverture : © Lesley Buckingham
Réalisation de la couverture : Cédric Cailhol

Titre original : *The Garden Jungle or Gardening to Save the Planet*
Publié en 2019 par Jonathan Cape à Londres
© Dave Goulson, 2019
© Éditions du Rouergue, 2021, pour la traduction française
www.lerouergue.com

Dave Goulson

LE JARDIN JUNGLE
arche de biodiversité

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Denis Beneich avec la collaboration d'Ariane Bataille

ROUERGUE

À Gaïa, déesse de la Terre.

Avant-propos

Cet ouvrage traite de la faune qui existe sous nos yeux, dans nos jardins, nos parcs, dans les interstices des trottoirs, dans le sol sous nos pieds. Où que vous vous trouviez en ce moment, il est fort probable qu'il y a des vers de terre, des cloportes, des mille-pattes, des mouches, des lépismes argentés, des guêpes, des coléoptères, des souris, des musaraignes et bien d'autres créatures encore, vivant paisiblement à quelques pas de vous seulement. Un jardin, si minuscule soit-il, peut en effet contenir plusieurs centaines d'espèces d'insectes, de petits mammifères et de plantes. L'existence de ces créatures, quoique souvent mal connue, est pourtant aussi fascinante que celle des fameux grands mammifères ou oiseaux tropicaux qu'il nous arrive de voir dans les documentaires animaliers. De plus, parce que ces petites créatures vivent tout autour de nous plutôt que dans des contrées lointaines, au cœur de jungles humides, nous pouvons tomber nez à nez avec elles et assister, pour ainsi dire en direct, aux vicissitudes de leur existence ; de la naissance à la parade nuptiale, du coït jusqu'à la mort. Je me souviens que Chris Packham disait qu'il préférerait passer dix minutes sur le ventre à observer un cloporte plutôt qu'une heure devant sa télévision à regarder un somptueux documentaire sur les lions du Serengeti. Ce livre est une célébration de la vie des petites créatures qui peuplent nos jardins. J'espère aussi qu'il donnera au lecteur des idées sur la manière toute simple dont nous pouvons

Le jardin jungle

tous accroître cette diversité, étape par étape, et inviter davantage de merveilleuses créatures à participer à notre vie quotidienne. Du reste, un tel objectif s'associe facilement à la culture, rigoureusement locale et sans pesticide, de nombreux fruits et légumes de bonne qualité : les jardins privés et les jardins participatifs peuvent être incroyablement fertiles, tout en étant des lieux où les hommes, la faune et la flore peuvent cohabiter de manière adéquate plutôt que conflictuelle. Les jardins nous fournissent des espaces où nous pouvons renouer avec la nature et redécouvrir la provenance de nos aliments. Si l'on adopte une telle perspective, nous, les jardiniers, pourrions bien être en mesure de sauver la planète et, ce faisant, de sauver l'humanité entière. Alors, sans plus tarder, joignez-vous à moi pour un voyage d'exploration de cette jungle tapie au seuil de votre jardin...

Des plantes en abondance

Recette des muffins aux mûres

Ingrédients : 110 g de beurre. 250 g de farine. 250 g de sucre semoule. 2 œufs. 125 ml de lait. 2 cuillérées à café de levure chimique. 1½ cuillérée de sel. 250 g de mûres.

Faites pousser un mûrier. Cela peut prendre jusqu'à dix ans, voire plus, avant de donner des fruits, le mûrier étant un arbre à croissance lente. Si vous êtes pressé, achetez une maison avec un mûrier déjà planté dans le jardin.

Préchauffez le four à 180 °C. Graissez le moule à muffins. Mélangez la levure chimique, la farine et le sel.

Fouettez le beurre et le sucre jusqu'à obtenir une crème légère. Ajoutez les œufs, battez. Ajoutez le lait et la farine, battez encore. Ajoutez les mûres.

Répartissez cette pâte dans les moules à muffins en les remplissant aux deux tiers. Faites cuire 25 minutes.

Ce sont là des muffins moelleux et absolument délicieux. Clairement, ces dix ans d'attente pour un mûrier en valaient la peine.

Des millénaires durant, nous, les humains, avons vécu en petits groupes de chasseurs-cueilleurs, ne sachant rien du monde au-delà de notre territoire tribal ; nous n'avions

Le jardin jungle

affaire qu'à ce que nous pouvions voir, toucher et goûter. Nous récoltions des baies et des noix, pêchions et chassions, avant de passer plus tard à l'agriculture. Pour nous, la Terre était plate. En ces temps reculés, nous ignorions ou ne tenions pas compte des enjeux mondiaux tels que la surpopulation, la pollution ou le réchauffement climatique et, vraisemblablement, les tentatives de prévisions de l'avenir n'étaient pas à l'ordre du jour. Ceci expliquant peut-être cela, nos cervelles ne semblent pas aujourd'hui être bien adaptées à la saisie des grandes questions d'ensemble, à la compréhension comme à la riposte face aux profondes transformations de la planète, certaines d'entre elles pouvant parfois mettre des décennies, voire des siècles, à s'effectuer pleinement. À l'évidence, notre bilan prévisionnel à long terme pour la santé de notre planète laisse pour le moins à désirer.

Même aujourd'hui, au XXI^e siècle, alors que notre connaissance de l'univers s'est considérablement étendue, les grandes questions qui se posent à nous semblent, elles, ingérables, insolubles, au-delà de nos capacités individuelles. Tout ce que je pourrais faire pour lutter contre le réchauffement climatique, la déforestation des forêts tropicales ou empêcher la chasse aux rhinocéros – leurs cornes ayant de prétendues vertus médicinales –, tout cela paraît insignifiant et inefficace. Aux yeux d'un écologiste, il n'est que trop facile de se sentir démuni et abattu. Quant à moi, ce qui m'a le plus souvent poussé à m'engager dans la bataille a toujours été inspiré par ces victoires à petite échelle remportées dans mon propre jardin, puisque c'est un petit coin de la planète que je *peux* effectivement contrôler, d'une dimension suffisamment modeste pour que mon esprit puisse le comprendre. Bref, là où je peux faire les choses correctement. Au terme d'une journée parfois fastidieuse dans mon bureau à l'université, souvent passée à repousser les incessants assauts des e-mails comme apparemment la plupart d'entre nous, plutôt que

Des plantes en abondance

de s'occuper de choses utiles, je trouve une grande source d'inspiration et beaucoup de plaisir à me rendre dans mon jardin, à mettre les mains dans la terre. Je plante des graines, veille à leur bon développement en les arrosant, en paillant les semis, en désherbant, moissonnant, faisant du compost et en réglant mes travaux sur le cycle des saisons. Telle est l'échelle qui me convient le mieux, car je peux voir et sentir les résultats de mes actions. Pour moi, sauver la planète commence par m'occuper de mon propre lopin de terre.

Depuis mon départ de la maison familiale, à l'âge de dix-neuf ans, en l'espace d'environ trente ans, j'ai eu une demi-douzaine de jardins, d'abord de la taille d'un mouchoir de poche, derrière un atroce mur de ciment d'une ancienne maison ouvrière à Didcot, pour ensuite passer à mon jardin actuel, un peu hirsute il est vrai, mais plein de charme, avoisinant un hectare et situé dans la région boisée du Sussex de l'Est. Aucun de ces jardins n'a eu les mêmes caractéristiques qu'il s'agisse des qualités du sol, de la configuration générale ou des plantes héritées des précédents propriétaires, mais, chaque fois, j'ai essayé de favoriser la plus grande biodiversité possible, apprenant sur le tas. Par exemple, j'ai fait en sorte d'attirer des abeilles et autres pollinisateurs en leur offrant un festin de fleurs et, autant que possible, quelques coins tranquilles pour y faire leur nid, se reproduire ou s'abriter en hiver.

Un jardin sauvage ou écologique ne présente aucune difficulté particulière. Les plantes poussent d'elles-mêmes et les abeilles et les papillons les trouveront à la floraison. Les herbivores apparaîtront : limaces, escargots, charançons, coléoptères et chenilles, puis, à tour de rôle, viendront des prédateurs pour les manger. Creusez un étang et, miraculeusement, une immense variété de plantes, d'insectes, d'amphibiens apparaîtra spontanément, comme s'ils avaient flairé un minuscule plan d'eau à des kilomètres de

Le jardin jungle

distance. La réussite d'un jardin écologique dépend de ce que vous faites, mais tout autant de ce que vous ne faites pas. Cela ne veut pas dire qu'un jardin sauvage doit être un jardin négligé. Beaucoup s'imaginent qu'un jardin sauvage est un enchevêtrement de ronces, d'orties et de pissenlits, et il est vrai qu'un jardin de ce genre attirera pas mal de faune et de flore, mais il est aussi parfaitement possible d'avoir un jardin soigné et superbe, grouillant de vie (bien qu'un peu d'ordre réclame un peu de travail, naturellement). Soigné ou négligé, minuscule ou vallonné sur un demi-hectare, votre jardin est probablement déjà l'habitat de centaines, voire de milliers d'espèces sauvages.

Autant que je sache, le recensement de toutes les espèces qu'on peut trouver dans les jardins n'a été sérieusement effectué qu'une seule fois dans le monde ; c'était dans la banlieue de Leicester. Mon directeur de thèse de doctorat, un vieux bonhomme espiègle, plein de charme, fumeur invétéré, nommé Denis Owen, spécialiste des papillons tropicaux, avait autrefois été marié à Jennifer Owen, une dame qui allait devenir une des grandes héroïnes des jardins sauvages. Jennifer consacra une bonne partie de sa vie, de 1970 à 2010, à cataloguer la biodiversité que recelait son petit jardin. De l'avis général, il s'agissait d'un jardin tout à fait ordinaire, bien qu'elle n'utilisât aucun pesticide. Il y avait des parterres de fleurs, une petite pelouse, un arbre ou deux et un potager, sur une surface totale de 700 m². Dans ce petit jardin de Leicester, elle installa un piège à phalènes afin d'attirer les insectes nocturnes, creusa une chausse-trape pour capturer ceux qui détalent sur le sol et construisit un piège Malaise¹, destiné à attraper les insectes

1 Une structure en forme de tente, mise au point par l'intrépide explorateur et biologiste suédois René Malaise ; structure qui intercepte n'importe quel petit insecte volant en le poussant à se jeter de lui-même dans une bouteille d'alcool. Ce qui, après tout, n'est pas une si mauvaise manière d'en finir avec la vie.

Des plantes en abondance

volants. De manière tout aussi méticuleuse, elle recensa non seulement la flore, mais aussi les oiseaux ou les mammifères qui passaient par là. Sur une période de plus de trente-cinq années d'observations forcenées, elle identifia pas moins de 2 673 espèces différentes, comprenant 474 variétés de plantes, 1 997 espèces d'insectes, 138 groupes d'invertébrés (araignées, mille-pattes, limaces) et 64 catégories de vertébrés (essentiellement des oiseaux)². Plus impressionnant encore, durant la plus grande partie de ce temps, Jennifer luttait contre la sclérose en plaques. Aujourd'hui, malheureusement, l'essentiel de son jardin a dû être dallé pour faciliter ses déplacements en fauteuil roulant ainsi que le passage de véhicules. Néanmoins, elle assure qu'il renferme toujours pas mal de vie sauvage.

À la base du jardin sauvage, il y a, naturellement, les plantes ; elles sont au centre de la chaîne alimentaire, ce sur quoi tout le reste s'édifie. Les microscopiques chloroplastes verts qui se trouvent sur la feuille d'une plante capturent l'énergie émise par une boule d'hydrogène en combustion à quelque 150 millions de kilomètres de distance dans l'espace. Ils emmagasinent cette énergie par des liaisons chimiques entre les atomes, initialement sous forme de sucres, convertis ensuite en glucides complexes, principalement amidon et cellulose. L'énergie ainsi emmagasinée dans les feuilles, la tige et les racines de la plante est ensuite transférée aux chenilles et aux limaces qui mangent ces feuilles, aux pucerons qui sucent la sève et enfin aux abeilles et aux papillons qui boivent le nectar sucré des fleurs. Ces créatures, à leur tour, sont éventuellement mangées par des grives, des mésanges bleues, des musaraignes ou des gobe-mouches qui,

² Jennifer Owen a publié un charmant témoignage des créatures qu'elle a découvertes au fil des ans, dans un ouvrage intitulé *Wildlife of a Garden: A Thirty-Year Study*.

Le jardin jungle

eux-mêmes, sont la proie des éperviers et des hiboux. Depuis le doux coassement d'un crapaud près d'un étang jusqu'aux incessants tournolements d'un petit faucon dans le ciel, en fin de compte, tout est animé par la lumière qui nous vient d'un soleil lointain. Si on y pense un peu trop, un tel équilibre ne peut paraître qu'in vraisemblable et absurdement précaire.

Parmi les créatures qui se nourrissent de plantes, chacune semble avoir ses préférences en matière d'espèces et, souvent, ces préférences s'appliquent à certaines parties précises de la plante. La mineuse du houx passe toute sa croissance – qui prend à peine moins d'un an – à se frayer un chemin sous la cuticule de la feuille de houx. Ce qui a pour effet de créer une singulière cloque brune d'où sortira vers la fin du printemps une minuscule mouche jaunâtre. Un tel phénomène ne se constate chez aucune autre espèce de plante ni sur aucune autre partie de l'arbrisseau du houx. Les chenilles des papillons aurore préfèrent se nourrir de la cosse de la cardamine des prés ou, à la rigueur, des cosses de l'ail, du sisymbre, mais renâcleront face à la plupart des feuilles de chou, qu'il n'est tout simplement pas question de manger. 284 différents types d'insectes se nourrissent d'une partie ou d'une autre d'un chêne : guêpes à galles, cochenilles, pucerons, phalènes, chenilles, *Cercopioidea*, charançons, capricornes et bien d'autres. Chaque insecte a tendance à privilégier une certaine partie de la plante, à certains moments précis dans l'année, si bien que les ressources énergétiques emmagasinées par l'arbre sont réparties au profit d'une foule de minuscules insectes. Au printemps, les chenilles du thècle du chêne se terrent dans les bourgeons en hauteur, tandis que celles de la tordeuse verte du chêne, elles, vivent à l'intérieur de tubes qu'elles confectionnent à partir de vieilles feuilles collées les unes aux autres avec de la soie. Pendant ce temps, les larves des charançons percent des galeries à l'intérieur des glands. De cette manière, les

Des plantes en abondance

insectes n'entrent pas en compétition les uns avec les autres, chacun occupant sa propre petite niche.

Certains insectes sont beaucoup moins difficiles et grignotent tout un éventail de plantes. Connues sous le nom d'Isia isabelle, les chenilles de l'écaille-martre peuvent se nourrir de pissenlits, d'oseille, d'orties et plus ou moins de tout ce qui se présente à elles. Cependant, de tels insectes restent l'exception. La plupart des herbivores ne se nourrissent que d'un seul type de plante, ou de quelques rares plantes apparentées, et se laisseraient plutôt mourir de faim que d'essayer de goûter à quoi que ce soit d'autre. On pourrait se demander ce qui rend ces insectes à ce point déterminés, si inflexibles quant à leurs choix alimentaires. Il est généralement admis que les plantes ont mis au point des mécanismes de défense contre les herbivores. Quelques-unes de ces défenses sont physiques – feuilles dures, épines, poils et ainsi de suite – mais la plupart sont chimiques. Au cours des millénaires, les plantes ont développé une grande variété de toxines dont elles imprègnent leurs tissus, ceci afin de repousser ou d'empoisonner les créatures qui pourraient les manger. Les choux produisent des glucosinolates riches en soufre, responsables notamment de cette très caractéristique senteur âcre du chou cuit, de la moutarde, du raifort et des choux de Bruxelles, évocatrice des réfectoires de nos écoles. Par eux-mêmes, les glucosinolates ne sont pas très toxiques, étant emmagasinés dans les cellules de la plante par petits contingents, mais si la plante est mâchée ou broyée par une chenille grignoteuse, voire broutée par un mouton, la dislocation des contingents et des enzymes de la cellule transforme rapidement les glucosinolates en huiles de moutarde toxiques. La plupart des insectes ne peuvent tolérer de tels composés chimiques et, par suite, évitent de se nourrir de choux ou d'espèces de la même famille. Au cours de leur évolution, lorsque les choux

Le jardin jungle

développèrent les glucosinolates, on imagine sans mal que, des millénaires durant, tout alla pour le mieux, jusqu'à ce que certains insectes trouvent une manière de vaincre leurs défenses. Par exemple, le papillon aurore, la grande et la petite piéride de la rave, l'altise du chou, tous ces insectes ont développé des parades chimiques pour transformer la toxicité des glucosinolates en une substance inoffensive. Des insectes tels que la punaise arlequin et la tenthrède de la rave emmagasinent eux-mêmes les glucosinolates dans leurs tissus de manière à décourager leurs prédateurs.

Bien des fois, une suite d'événements similaires semble s'être déroulée au cours des 400 millions d'années de l'évolution du vivant sur la Terre. Chaque plante qui développe une nouvelle défense chimique pour se rendre incontestable acquiert ainsi un avantage considérable sur ses concurrents plus appétissants. Dès lors, elle s'avère plus apte à se multiplier et à se propager. Cela fournit ensuite une grande quantité de ressources inexploitées, mais ce n'est qu'une question de temps avant que, de manière fortuite, un herbivore n'apparaisse, doté d'une mutation lui permettant de tolérer la nouvelle toxine. Mutation éventuellement capable de décomposer la structure chimique de la toxine, voire de l'intégrer à ses propres tissus. Certaines toxines agissent en bloquant les voies métaboliques, et certains insectes parviennent à déjouer ces défenses en développant des mécanismes alternatifs pour parvenir aux mêmes fins. Quel que soit le mécanisme, les descendants de cet herbivore peuvent ensuite prospérer et se multiplier, privilégiant au fur et à mesure cette plante particulière, puisqu'elle fournit une nourriture abondante et que toute concurrence est inexistante. Souvent, l'insecte adulte utilise l'odeur répulsive de cette même plante – odeur censée agir comme un moyen de défense – comme un signal l'aidant à l'identifier pour y pondre ses œufs. Le résultat est une

Des plantes en abondance

course aux armements sans fin : les plantes soumises aux forces de l'évolution développent de nouveaux mécanismes de défense, tandis que les insectes herbivores, suivant la même voie dans le cadre de cette évolution, inventent des solutions nouvelles aux problèmes posés par les plantes. Compte tenu du fait que chaque espèce de plante développe ses propres toxines, il est avantageux pour les herbivores de se spécialiser. S'il est nuisible d'être touche-à-tout, mieux vaut alors se cantonner à un domaine unique et sur lequel on peut avoir de l'emprise. Il est généralement admis que ce sont de tels jeux de l'évolution, entretenus par l'étroite relation entre les herbivores et leurs nourritures végétales préférées, qui sont à l'origine d'une grande partie du vivant sur la Terre. Tandis que les plantes évoluent de manière à se prémunir du grignotage des herbivores, de nouvelles espèces de plantes ne tardent pas à apparaître et, de proche en proche, les herbivores, s'adaptant à de tels changements, conditionnent également l'apparition de nouvelles espèces parmi eux. Chaque espèce de plante se retrouve ainsi avec son propre assortiment d'herbivores spécialisés, chacun de ces herbivores possédant son propre ensemble de prédateurs et de parasites. On a pu recenser plus de 700 espèces de coléoptères sur certaines espèces d'arbres de la forêt tropicale et on compte plus de 100 000 espèces d'arbres dans ce qu'il reste de cette même forêt, si bien qu'on peut aisément comprendre en quoi la diversité des plantes étaye la sensationnelle richesse du vivant.

Les hommes utilisent abondamment la diversité des composés chimiques servant à la défense naturelle des plantes. Bien qu'à l'origine ceux-ci soient des toxines, utilisés en petites quantités, ils présentent de nombreuses propriétés bénéfiques. Nous en utilisons quelques-uns dans l'assaisonnement de nos plats ; c'est en grande partie leurs composés chimiques de défense qui donnent leur saveur

Le jardin jungle

aux plantes. Des siècles durant, les seuls remèdes que nous avions à notre disposition étaient à base de plantes ; la digitale en est un exemple. Remède contre l'insuffisance cardiaque extrait de la digitale, elle est cependant mortelle lorsqu'elle est administrée à haute dose. De nombreux médicaments modernes sont à base d'extraits de plantes et, sans cesse, de nouveaux sont découverts. Nous utilisons également les composés chimiques de plantes en tant qu'insecticides naturels, certains, comme le pyrèthre (extrait du *Chrysanthemum*), étant autorisés dans l'agriculture bio. La citronnelle, extraite de *Cymbopogon citratus* ou verveine des Indes, repousse les moustiques. Les drogues récréatives telles que la nicotine, le cannabis, la caféine et l'opium (au même titre que la quinine utilisée dans le traitement de la malaria) sont des alcaloïdes naturels produits par les plantes pour repousser les herbivores. Il ne fait aucun doute qu'il reste quantité de nouvelles substances chimiques utiles à découvrir parmi les nombreuses plantes tropicales qui n'ont pas encore été étudiées ; raison de plus pour ne pas continuer à dévaster sottement la forêt équatoriale et le trésor de composés chimiques qu'elle doit assurément contenir.

Peut-être vous demandez-vous pourquoi je me suis tant éloigné du jardin ? Cette digression est pourtant riche d'enseignements pour tout jardinier. Les plantes que nous choisissons de faire pousser ont des répercussions considérables sur les insectes qui viendront s'en alimenter ou vivre à proximité, déterminant par la suite la nourriture disponible pour les oiseaux, les chauves-souris, les musaraignes et les insectes prédateurs tels que les libellules. Tout commence par les plantes.

Ce qui m'amène à l'une des plus grandes questions débattues au sujet du jardin sauvage : plantes natives contre plantes non natives. Dans la plupart des jardins, la majorité des plantes ne sont pas natives. Par exemple, selon une étude

Des plantes en abondance

menée par Ken Thompson et ses collègues de l'université de Sheffield sur soixante jardins urbains de cette ville, un tiers des plantes répertoriées sont originaires du Royaume-Uni, les deux tiers restants sont, pour l'essentiel, originaires d'Europe et d'Asie. Lorsqu'on compare ces jardins urbains aux terrains à l'abandon ou aux habitats semi-naturels, dans l'ensemble, ce sont les jardins qui contiennent le plus grand nombre d'espèces végétales. À maintes reprises, l'équipe de Ken installa des quadrats³ d'à peu près un mètre carré dans ces différents habitats, et découvrit que le nombre d'espèces végétales contenues dans chacun de ces rectangles était en gros similaire dans l'ensemble des habitats. Dans les habitats semi-naturels, la somme des espèces n'excédait pas un seuil de 120 espèces environ, tandis que, dans les jardins, le nombre des espèces ne cessait de croître. Au total, plus du double du nombre des espèces fut recensé dans les jardins, par comparaison avec ce que l'on trouvait en habitat semi-naturel.

Naturellement, il n'y a là rien d'étonnant, parce que les jardiniers passionnés ajoutent sans cesse des plantes nouvelles et intéressantes à leur jardin, provenant de magasins de jardinage, de catalogues de graines ou de cadeaux faits par des amis. Aujourd'hui, il est bien difficile de résister au nombre quasi infini et plutôt déconcertant de toutes les séduisantes variétés de plantes en provenance du monde entier. Plus de 70 000 variétés de quelque 14 000 différentes espèces de plantes sont disponibles au Royaume-Uni. Si l'on tient à promouvoir le développement de la flore naturelle, pour quelle variété de plantes faut-il alors opter ? Existe-t-il une règle générale ? Surtout, les fleurs sauvages

3 Il s'agit de trames de fils métalliques, en forme de rectangle, placées par les botanistes afin d'étudier l'abondance ainsi que la diversité végétale. Par exemple, en répertoriant systématiquement le nombre d'espèces végétales à l'intérieur d'un de ces rectangles disposés au hasard.

Le jardin jungle

natives sont-elles plus recommandables que des espèces venues d'ailleurs ?

Les études de Ken Thompson sur les jardins de Sheffield suggèrent que la diversité des insectes n'est pas sensiblement plus riche dans les jardins où poussent des plantes natives. Ce qui était le plus significatif dans ce travail tenait simplement au nombre des différentes espèces de plantes, ainsi qu'au volume de la végétation ; les jardins qui avaient beaucoup de plantes, avec plus d'arbustes et d'arbres, attiraient généralement plus d'insectes. Par contre, tous les jardins affichaient à peu près le même pourcentage de plantes natives. Ken n'avait aucun jardin exclusivement constitué de plantes natives ou, à l'inverse, exclusivement de plantes exotiques. Dès lors, à moins qu'un petit changement dans le pourcentage des plantes natives et des plantes non natives ait un impact réel sur les insectes, il n'y aurait eu que peu de chance de détecter là un modèle fiable d'interactions. Ce dont on ne saurait faire l'économie, c'est d'une étude dans laquelle plusieurs jardins seraient créés de toutes pièces ; les uns, uniquement à partir de plantes natives, les autres, strictement de plantes exotiques, et d'autres encore rassemblant un mélange des deux. Sans doute, cela pourrait-il être envisageable lors de la construction d'un nouveau quartier résidentiel, avec ses jardins également tout neufs. Si l'idée ne manque pas de charme, je ne vois cependant personne pour financer un tel projet dans un proche avenir. En attendant, il se pourrait que la meilleure étude disponible à ce jour soit due à Andrew Salisbury et à son équipe de la Royal Horticultural Society dans les jardins de Wisley. Ils ont constitué des lopins expérimentaux, les uns avec des plantes natives, ou apparentées, les autres avec des plantes exotiques en provenance de l'hémisphère sud, puis consigné les visites des pollinisateurs sur les fleurs. Dans l'ensemble, les plantes

Des plantes en abondance

natives ou apparentées attiraient davantage les abeilles et autres insectes que ne le faisaient les plantes exotiques. Ce qui n'a rien de bien surprenant. Les plantes exotiques ont évolué de manière à attirer des pollinisateurs qui ne se rencontrent guère à Wisley, comme les colibris, par exemple, en dissimulant leur nectar au fond d'un long tube que seuls ces oiseaux à longs becs peuvent atteindre. Ces plantes-là n'ont qu'assez peu de chances d'avoir beaucoup de visiteurs (encore que certains parmi nos plus audacieux bourdons puissent bien apprendre à dérober le nectar en pratiquant un trou sur le côté de la fleur). D'un autre côté, la plupart des fleurs ne sont pas si intransigeantes, et les abeilles comme les papillons du Royaume-Uni ne sont pas si différents de ceux qu'on trouve au Chili ou en Afrique du Sud. Une fleur pollinisée par des papillons en Australie a toutes les chances d'être attirante pour un papillon britannique. De façon générale, les plantes ne protègent pas leur nectar avec des substances toxiques, alors qu'elles le font quand il s'agit de leurs feuilles, puisqu'elles « veulent » que les pollinisateurs viennent. Dès lors, à la différence de certains insectes herbivores, il n'y a, pour les pollinisateurs, aucune nécessité à se spécialiser dans certaines plantes⁴.

J'ai vu des bourdons terrestres en Tasmanie (implantés dans cette région au cours des années 1990) se nourrir de trèfle en provenance d'Europe, de lupin de Californie et

4 Ceci est peut-être d'une simplification excessive. Certaines plantes adjoignent des substances bioactives à leur nectar. Par exemple, le nectar d'agrumes contient de la caféine, ce qui plaît, semble-t-il, aux abeilles, et qui les fait se déplacer d'avant en arrière et à toute vitesse dans le verger avec une énergie comparable à celle que procure un express serré de bon matin. Curieusement, le nectar des rhododendrons contient de la grayanotoxine en quantité parfois suffisante pour tuer certaines espèces d'abeilles, alors que les abeilles mellifères, elles, parviennent à en faire du miel. Consommé en grandes quantités, ce même miel serait susceptible de provoquer des hallucinations, voire la mort, chez les humains.

Le jardin jungle

d'eucalyptus natif de Tasmanie ; le doux nectar est toujours aussi délicieux, quel que soit l'endroit d'où il provient.

Puisque la plupart des plantes n'entretiennent qu'un rapport imprécis et flexible avec des groupes de pollinisateurs, il se trouvera toujours des agents pour les polliniser, quel que soit l'endroit où elles poussent. Il en va de même pour la plupart des pollinisateurs qui s'adaptent fort bien aux différents emplacements où se trouve leur nourriture. Par suite, si votre objectif consiste simplement à attirer dans votre jardin le plus grand nombre de pollinisateurs possible, alors il n'y a probablement pas lieu de faire de l'origine des plantes une obsession. Certaines fleurs non natives sont simplement merveilleuses. Par exemple, la phacélie à feuilles de tanaïsie (*Phacelia tanacetifolia*), originaire du sud-ouest des États-Unis et du Mexique, une fois transplantée dans un jardin du Royaume-Uni, fait un carton : les abeilles en sont simplement folles. L'agastache fenouil (*Agastache foeniculum*), également originaire d'Amérique du Nord, tient la dragée haute à la phacélie à feuilles de tanaïsie (bien qu'il me semble qu'elle ait tendance à dépérir en hiver dans mon sol argileux et humide du Sussex). Nombre d'entre nous trouveraient plutôt restrictif de ne faire pousser que des plantes natives, encore qu'à l'évidence il y ait des tas de plantes natives charmantes qui méritent aussi une place. Nul jardin ne devrait être privé de digitale, avec sa majestueuse hampe de fleurs à cloches violettes et son entrain à pousser à l'ombre comme en plein ensoleillement. La vipérine commune est aussi une merveilleuse plante, poussant facilement, si vous avez un endroit ensoleillé et bien drainé. Ses fleurs violettes, bleues et rouges sécrètent un nectar dont raffolent des tas d'espèces d'abeilles. La marjolaine et le thym imprégneront votre jardin de senteurs champêtres en été, tout en attirant des essaims d'abeilles bourdonnantes, de papillons et de syrphes.

Des plantes en abondance

Il y a une idée fausse, largement répandue, selon laquelle les fleurs natives sont des « mauvaises herbes », mais, à l'évidence, est qualifiée de « mauvaise herbe » toute plante qui pousse là où le jardinier ne veut pas d'elle. De toutes les manières, toutes les fleurs sont natives de quelque part, si bien qu'on ne peut pas dire qu'il y ait une différence fondamentale entre les plantes natives et les non natives, les mauvaises herbes et les autres. Donc, rien de plus simple que de supprimer toutes les mauvaises herbes de votre jardin en deux coups de cuillère à pot : il suffit de les renommer « fleurs sauvages ». Ceci dit, certaines fleurs – aussi bien natives qu'exotiques – sont susceptibles de s'auto-ensemencer bien plus qu'on ne le souhaiterait. Les pissenlits procurent de grands aplats de couleurs en avril comme en mai et sont très prisés par les abeilles solitaires au début du printemps, mais leurs graines se répandront aussi à proximité, pour coloniser les parcelles de terrains inoccupés. Ma pelouse en regorge et je les laisse fleurir, même si, par la suite, il me faut en payer un peu le prix, en sarclant les nombreux semis plus tard dans l'année. Pour un jardinier à l'esprit suffisamment large, il n'y a rien qui puisse être considéré comme une mauvaise herbe, encore que, pour ma part, je ne sois pas sûr d'avoir atteint le stade zen de l'acceptation universelle, puisque mon sarclage est plutôt fréquent. Loin d'imposer ma volonté en recourant à la force brute, j'essaye plutôt de mener mon jardin avec douceur, laissant un peu d'espace autour des plantes que je veux favoriser, freinant et repoussant celles que je veux dissuader. À moins d'avoir un tout petit jardin et/ou tout le loisir du monde, se donner pour objectif le contrôle total de la végétation risque, au mieux, d'aboutir à des ampoules aux mains, à de la déception et à de la frustration.

D'un point de vue écologique, les mauvaises herbes les plus dangereuses ne sont pas nos plantes natives, mais

Le jardin jungle

les fleurs exotiques que nous faisons pousser. Parmi les milliers d'espèces de plantes que nous avons importées pour embellir toujours davantage nos jardins, quelques-unes sont devenues invasives et poussent de manière incontrôlée dans nos campagnes. Le rhododendron (*Rhododendron ponticum*), la renouée du Japon, la balsamine de l'Himalaya, la berce du Caucase sont peut-être parmi les plus connues et les plus redoutables de ces nuisibles, formant des entités denses qui peuvent étouffer notre végétation native. Au départ, toutes ces espèces avaient l'apparence de fleurs inoffensives, venues d'ailleurs, soigneusement choisies pour leur efflorescence singulière et leur joli feuillage. En pratique, le mieux que peut faire un jardinier, c'est de s'assurer que ces envahisseuses ne s'installent pas dans nos jardins, et qu'elles ne les utilisent pas comme des tremplins pour aller infester les environs. Il va de soi que le risque de voir une plante exotique devenir un jour invasive ne fait qu'accréditer la thèse en faveur des plantes natives et de leur culture, partout où c'est possible.

Les pollinisateurs ne se soucient peut-être pas vraiment de l'origine d'une plante, mais les nombreux insectes herbivores, oui. Comme nous l'avons vu, les plantes imprègnent leurs feuilles de substances toxiques et, dans leur environnement naturel, il y a toutes les chances de trouver des insectes herbivores qui se sont adaptés à contrer de telles défenses. Lorsque ces plantes sont transplantées dans un jardin du Royaume-Uni, c'est sans ces insectes spécifiques, en général. Il s'ensuit que les plantes exotiques intéressent peu d'herbivores, hormis les habituels limaces et lapins. Vous pourriez considérer cela comme un avantage, puisque ces plantes demeureront intactes dans votre jardin, mais si vous voulez en renforcer le caractère « sauvage » ou naturel, mieux vaut alors laisser quelques pucerons, *Fulgoridae* ou chenilles grignoter à leur guise les bordures

Des plantes en abondance

herbacées. Faites pousser des molènes natives (*Verbascum*) et vous aurez peut-être la chance de voir arriver la merveilleuse chenille à pois jaunes et noirs de la cucullie du bouillon-blanc. Faites pousser des compagnons rouges et il est à parier que vous verrez des noctuelles se nourrir de leurs graines. Plantez des géraniums, vous aurez des charançons de géraniums. Ces insectes sont eux-mêmes les proies d'autres insectes, oiseaux, chauves-souris et amphibiens, parties de tout le réseau complexe de la vie. Intuitivement, il me semble préférable de planter des plantes natives plutôt que des plantes non natives, mais je ne vois pas non plus de raison de faire d'une telle question une obsession.

Plus crucial, sans doute, est le choix de la meilleure variété. Les sélectionneurs ont consacré plusieurs siècles à développer 70 000 variétés de fleurs aujourd'hui disponibles dans les catalogues de graines et de plantes ou les pépinières. Ils les ont développées pour en tirer des couleurs insolites ; par exemple, les sélectionneurs de tulipes ont passé environ 500 ans à essayer d'obtenir une fleur parfaitement noire, sans jamais vraiment y parvenir (la variété « Paul Scherer » est presque parfaite, mais regardez bien et vous verrez qu'en fait, plutôt que de noir, il s'agit d'un violet très sombre). Ils ont hybridé ces plantes pour avoir des fleurs plus grosses, avec de plus longues périodes d'efflorescence et un plus grand nombre de pétales ; bref, tout ce qui pouvait les séduire autant que plaire aux éventuels acheteurs. Malheureusement, tout au long de leurs travaux, les sélectionneurs se sont assez peu préoccupés des pollinisateurs ; les abeilles ne faisaient pas partie du public visé. Pourtant, les abeilles et autres pollinisateurs sont les premières cibles des fleurs sauvages, puisque c'est à ces insectes que l'on doit l'évolution des variétés de notre jardin. Les fleurs et les abeilles se sont développées conjointement depuis 120 millions d'années environ et

Le jardin jungle

les fleurs sauvages que nous voyons aujourd'hui sont, par conséquent, tout à fait au point, pourvues de mécanismes éminemment complexes, capables de réaliser une pollinisation efficace. Lorsqu'on commence à bricoler avec les fleurs, à les modifier pour nos propres fins, nous risquons souvent de mettre en danger leur mode de fonctionnement. Une brève sélection artificielle portant sur n'importe quelle caractéristique de la plante donne souvent lieu à des conséquences inattendues ; ainsi, un parterre coloré de fleurs que l'on aura achetées manquera de senteurs ou de nectar, produira des hybrides stériles dépourvus de pollen, présentera des configurations de fleurs inaccessibles aux pollinisateurs. Dans mon jardin, j'ai hérité de deux cerisiers nains qui sont d'une espèce « double ». En général, la fleur d'un cerisier possède cinq pétales qui se présentent sous la forme d'une assiette plate entourant les anthères produisant le pollen, avec, au centre, les nectaires, fournissant à la fois de la nourriture et de l'eau pour les insectes de passage. Les fleurs de ma variété « double » de cerisier nain ont, à la place, un bric-à-brac d'une vingtaine de pétales et aucune anthère. De loin, avec tous ces pétales surnuméraires, c'est assez joli à voir, mais sans anthère, il n'y a pas de pollen et les abeilles ne peuvent atteindre les nectaires, si bien que ces fleurs ne présentent aucun intérêt pour les insectes. J'ai un cerisier ordinaire poussant à proximité et qui, vers la fin avril, bourdonne de l'activité des insectes, pendant que les deux cerisiers nains sont muets. Ces deux-là me contrarient, parce que ce sont des simulacres, des mutants dont le mécanisme de pollinisation naturel a été ruiné. La gâchette de ma tronçonneuse me démange depuis quelques années, mais je ne me résous pas à les abattre, sans doute parce qu'un arbre, c'est quand même toujours un arbre et que le monde, à l'heure qu'il est, n'en a pas suffisamment.

Des plantes en abondance

Les « fleurs doubles » ne sont pas une nouveauté. Elles mutent naturellement et seraient rapidement mises à l'écart de l'espèce du fait même qu'elles n'attirent pas les pollinisateurs ; ce qui, à l'évidence, est un immense inconvénient dans la nature. Les roses « fleurs doubles » furent décrites par le philosophe de la Grèce antique Théophraste vers 286 av. J.-C. Elles n'ont cessé d'être cultivées depuis et utilisées pour les boutures. La plupart des roses que l'on trouve dans les jardins, notamment le classique « hybride de thé » ou rose à grande fleur, que l'on offre ou reçoit à la Saint-Valentin, font partie de la variété des « fleurs doubles ». La reine des abeilles ne serait pas vraiment émue si un faux-bourdon lui offrait une rose de ce genre. Par chance, on trouve facilement dans les jardinerie des roses à fleur unique, bien plus ressemblantes à leurs ancêtres naturels et qui sont particulièrement bénéfiques pour les pollinisateurs.

Bien d'autres plantes ornementales sont habituellement vendues en tant que variété « double » ; les œillets communs, camélias, pivoines et ancolies en font partie. Mon supermarché vend en ce moment des roses premières doubles ; la variété à fleur unique est excellente pour les abeilles mais celle-là est parfaitement dépourvue d'intérêt. J'ai toujours envie d'aller dans ce magasin et de me plaindre auprès du personnel, mais je me rends compte que ce serait déraisonnable et futile, parce qu'on me ficherait à la porte, tout en me privant du café gratuit offert à chaque client. Jusqu'à présent, je me suis donc retenu de le faire. Après tout, nous vivons dans un pays libre ; si les gens veulent continuer à cultiver de telles abominations, grand bien leur fasse, mais, au moins, faudrait-il les informer de la portée de leurs actes.

Même parmi les variétés de fleurs communes ne présentant pas de mutation significative, pareille à celle que l'on trouve sur les « fleurs doubles », il y a une grande disparité

Le jardin jungle

quant à l'attrait qu'elles suscitent auprès des pollinisateurs. Internet, les livres et les magazines regorgent de conseils concernant les plantes qu'il convient de faire pousser pour attirer les insectes. La Société royale d'horticulture (RHS) a publié une telle liste, d'une ampleur considérable, comprenant 198 genres de plantes. Elle fournit également un logo pour identifier les « excellents pour pollinisateurs », que les jardinerie associent à leur tour au nom de certaines plantes pour signaler à leur clientèle leur appartenance à cette liste. « Natural England », l'agence gouvernementale chargée de l'environnement, a également publié une liste. De manière à ne pas être en reste, j'ai, de même, publié une liste sur mon site universitaire. Mais quelle valeur ont ces listes ? En évoquant celle proposée par « Natural England », Ken Thompson disait qu'elle avait l'air bricolée de toutes pièces et publiée à la va-vite. Mihail Garbuzov, un docteur sous la direction de mon collègue Francis Ratnieks, à l'université du Sussex, a publié un tableau comparatif d'une quinzaine de ces listes, tout en soulignant quelques-unes de leurs faiblesses communes. Premièrement, les listes sont étonnamment incohérentes, avec des plantes qui ne figurent pas sur toutes les listes et une majorité d'entre elles qu'on ne retrouve que sur une ou deux listes seulement. Signe qu'elles pourraient ne pas être tout à fait fiables, et certainement sources de confusion aux yeux de n'importe quel jardinier soucieux d'établir un jardin naturel, une fois ces différentes listes consultées et comparées. Deuxièmement, aucune de ces listes ne semble reposer sur des données scientifiques. Idéalement, on devrait planter toutes les variétés sur des parcelles identiques placées les unes à côté des autres, puis compter le nombre d'insectes venus les butiner en un an. Étant donné que chaque plante prospère en fonction de terrains et de microclimats différents, il est impératif de répéter cette expérience à travers tout le pays. Avec un

Des plantes en abondance

choix de 70 000 variétés de plantes, la tâche est particulièrement ardue, tout comme le serait la comparaison entre plantes natives et plantes non natives, si bien qu'il est peu probable que quelqu'un se lance un jour dans un tel projet. Naturellement, des expériences à plus petite échelle seraient toujours envisageables et Mihail en a tenté personnellement quelques-unes.

Compte tenu du fait que, pour l'essentiel, les listes sont établies sur les expériences personnelles de leurs auteurs, quelques-uns d'entre eux n'ayant peut-être pas une connaissance suffisante en ce domaine (ils se contentent parfois paresseusement de recycler des répertoires déjà connus), certaines plantes figurant dans leurs listes n'y ont tout bonnement pas leur place. Par exemple, une des listes mentionne les pétunias, qui ne sont que rarement, voire jamais, fréquentés par les insectes ; ce qui peut paraître curieux pour une sélection des meilleures plantes pour les pollinisateurs. D'autres plantes, pourtant très recherchées par les insectes, manquent dans la plupart des listes ; ainsi, au cours de ses expériences sur le terrain, Mihail a signalé certaines espèces de *Dahlias*, telles que les variétés « paysage Bishop of Llandaff » et « Bishop of York », toutes deux considérées comme excellentes pour les bourdons (chose que, pour ma part, j'ai mise à l'essai dans mon propre jardin et dont j'atteste sans réserve). Pourtant le *Dahlia* n'apparaît dans presque aucune liste. L'hysope géante n'est que rarement incluse, bien qu'elle soit très prisée par les abeilles. Le danger, c'est que les jardiniers pourraient déduire de tout cela que les plantes qui ne figurent pas sur de telles listes sont sans intérêt pour les pollinisateurs ; ce qui n'est pas nécessairement le cas.

L'ultime inconvénient de ces listes, c'est qu'en général, elles ne précisent pas la variété spécifique de la plante, se contentant d'indiquer le nom commun de celle-ci,

Le jardin jungle

«lavande», ou le genre : *Allium*. La lavande comprend quarante-sept espèces appartenant au genre *Lavandula*, et quelques-unes de ces espèces sont représentées par une douzaine, parfois plus, de variétés différentes poussant dans les jardins, notamment la variété naine avec des fleurs blanches plutôt que mauves, au feuillage de différentes couleurs et ainsi de suite. Le genre *Allium* comprend jusqu'à huit cents variétés sauvages différentes et des centaines de cultivars pour les jardins, notamment la ciboulette et les oignons, si bien que les recommandations proposées par ces listes sont plutôt floues. Alors, parmi les plantes, quelles sont les meilleures ? Une fois encore, les planter côte à côte est la seule manière d'y voir clair. C'est ce qu'a fait Mihail, avec treize variétés de lavande commune appartenant à trois espèces différentes. Il a constaté que les différences entre elles étaient frappantes. Dans l'ensemble, il a pu établir que le lavandin (*Lavandula* × *intermedia*), dont l'appellation peut prêter à confusion – il s'agit d'un hybride de la lavande anglaise (*Lavandula angustifolia*) et de la grande lavande (*Lavandula latifolia*) –, est quatre fois supérieur à la lavande anglaise communément cultivée, compte tenu du nombre d'insectes par mètre carré de la plante. Pour le seul lavandin, on passe du simple au double entre la meilleure et la pire variété, «Gros bleu» surclassant toutes les autres tandis que «Old English» donne les plus mauvais résultats. Ainsi, bien qu'il soit généralement exact que la lavande est bénéfique pour les pollinisateurs, il est préférable d'être plus spécifique quant à la variété à cultiver ; or la plupart des listes n'en font pas mention.

Ceci étant établi, on ne saurait en vouloir au lecteur d'éprouver une certaine perplexité. Qui aurait pu penser que choisir des plantes pour son jardin puisse être une affaire si compliquée ? Peu de gens auront le temps et l'envie d'aller voir dans le détail parmi les plantes et leurs variétés,

Des plantes en abondance

celles qui sont les meilleures. De manière à rendre cette tâche un peu plus aisée, j'ai inclus, en fin de volume, une brève liste de mes plantes préférées, mises à l'épreuve et évaluées ; toutes n'ont pas fait l'objet d'une expérimentation rigoureuse, mais elles sont le résultat d'une combinaison des études de Mihail, de diverses recommandations répétées par d'autres études, ainsi que de mes constatations personnelles. Je peux dire avec certitude que toutes les plantes mentionnées dans cette liste attirent beaucoup d'insectes dans mon jardin.

Outre la consultation de listes, il existe une autre façon de procéder : elle consiste à se rendre tout simplement dans une jardinerie proche de chez vous, au printemps ou en été, et à laisser les insectes vous dire ce qu'il faut acheter. La plupart du temps, les jardinerie proposent des plantes qui sont en pleine floraison, et donc susceptibles d'exercer une certaine séduction sur l'éventuel client, voire sur les éventuels pollinisateurs. Mieux vaut s'y rendre un jour de peu d'affluence, éviter la foule des week-ends et se poster un petit moment au même endroit, sans bouger. Promenez votre regard le long des impeccables rangées de plantes herbacées disposées par ordre alphabétique et vous constaterez très sûrement une certaine animation : les abeilles, les papillons et les syrphes visitent leurs fleurs préférées et évitent celles qui ne sont que de la camelote. Étant donné un si vaste choix, on peut être assuré que toute plante visitée par plus d'un insecte et dont les visites sont renouvelées est excellente. On peut se fier à cela, bien plus qu'à une estampille d'images d'abeilles. Si vous en avez les moyens, n'hésitez pas à acheter les plantes ainsi visitées. En revanche, si vous n'avez pas le sou, mais de la patience à revendre, prenez note de la variété en question, puis achetez des graines que vous ferez ensuite pousser chez vous. De cette manière, vous pourrez être sûr que votre plante

Le jardin jungle

est exempte de pesticide et, avec un peu de chance, vous obtiendrez assez de semis pour pouvoir les partager avec vos amis et voisins.

Il n'est nul besoin de faire du choix de la plante idéale une obsession. N'importe quelle plante est préférable à une terrasse en bois ou à des pavés ; plus vous en aurez, plus nombreuses seront les variétés, et mieux ce sera. Incluez-y quelques-unes parmi celles qui sont vraiment bonnes pour les pollinisateurs et, si vous le souhaitez, quelques fleurs sauvages natives, ainsi que quelques arbrisseaux fleuris et, bientôt, votre jardin bourdonnera de toute l'effervescence de la vie des insectes. Recommandez à vos voisins d'en planter aussi, et alors votre quartier pourrait bien devenir un sanctuaire pour ces petites, mais indispensables créatures.

Le jardin-prairie

Recette du crumble aux coings

Ingrédients : 400 g de coings épluchés et coupés en morceaux. 400 g de pommes épluchées et coupées en morceaux. Deux cuillérées de miel. 100 g de beurre. 100 g de flocons d'avoine. 100 g de farine de blé complet. 100 g de sucre roux. De la cannelle moulue.

Faites cuire les morceaux de coings dans un fond d'eau, cinq minutes environ, puis égouttez.

Mettez les fruits et le miel dans un grand récipient peu profond (plat à gratin), saupoudrez de cannelle selon votre goût.

Mélangez à la main le beurre, les flocons d'avoine, la farine et le sucre jusqu'à obtenir un mélange sableux. Versez le tout sur les fruits.

Mettez au four, trente minutes environ, à une température de 160 °C, jusqu'à ce que la surface soit légèrement dorée et que le jus des fruits bouillonne.

Le coing est un fruit merveilleusement aromatique ; je ne comprends pas pourquoi il n'est pas davantage cultivé et utilisé à plus grande échelle. Ce dessert est délicieux avec de la crème anglaise (c'est ainsi que je le préfère) ou de la glace à la vanille.

La pièce maîtresse de la plupart des jardins est la pelouse. Certes, ce n'est pas ce qu'il y a de plus spectaculaire, mais elle se trouve souvent au milieu du jardin, prend beaucoup de place